

PARTIE THEORIQUE

IX Leçon — La Versification.

II. — DISPOSITION DES VERS.

(suite)

Les Stances

1. Il nous reste à étudier les **règles** générales et particulières en ce qui regarde les stances.

Les règles **générales** sont de deux sortes :

a) *Relatives à la clarté.* Le sens doit finir avec le dernier vers de la stance, — ou du moins être assez complet pour motiver un repos, — sans que jamais une stance ne puisse enjamber sur la suivante.

b) *Relatives à l'harmonie.* Le premier vers ne doit ni rimer, ni même offrir une ressemblance de son avec le dernier vers de la stance qui précède.

Des rimes identiques ou équivalentes ne doivent pas se reproduire dans deux stances consécutives.

Lorsqu'une stance se termine par une rime masculine, la suivante doit commencer par une rime féminine, et réciproquement ; — il n'y a d'exception à cette règle que pour les stances qui doivent être chantées, lesquelles doivent se terminer, autant que possible, par des rimes masculines.

Les rimes suivies doivent être exclues de la stance où le besoin de variété, qui lui est essentielle, demande au moins quelques entrelacements de rimes ; l'on y tolère, tout au plus, un distique isolé, c'est-à-dire *deux vers* de suite rimant ensemble, — et à la dernière rimeur un *quatrain*, ce qui est très rare.

Les règles **particulières** concernent les stances de nombre pair et de nombre impair.

I. — Le Distique.

2. Le **distique** — ou la stance de *deux vers* — se compose de deux vers rimant ensemble et nécessairement offrant un sens complet. — Il arrive que la mesure est différente, dans les deux, et aussi qu'ils ne soient pas complètement isolés de tout autre développement.

Il est d'un emploi peu commun ; sa brièveté ne peut servir qu'à exprimer des pensées très concises, comme une maxime, un aphorisme, une inscription, une épigramme.

Presque toujours ces vers sont des alexandrins à rimes masculines ; un sens si court a besoin d'être gravé par la fermeté de l'expression que le vague des finales muettes affaiblirait.

Ex. A.—Inscription.—Pour un moulin

Quand j'ai de l'eau, je ne bois que du vin,
Et bois de l'eau quand l'eau manque au moulin.

Ex. B.—Épithaphe de Robespierre

Passant ne pleure pas son sort ;
Car s'il vivait, tu serais mort.

Il est loisible de noter que le distique français n'est qu'un diminutif de la stance — et qu'il diffère du distique latin, lequel se compose d'un hexamètre et d'un pentamètre.

II. — Le Quatrain.

3. Le **quatrain** est une combinaison de quatre vers, forme la plus simple de la vraie stance, et celle aussi qui en porte le nom d'ordinaire.

Il n'y a que deux modes de dispositions des rimes : l'on peut faire rimer le premier vers avec le troisième, le second avec le quatrième ; — ou bien, le premier avec ce dernier, et les deux du milieu entre eux : rimes *croisées*, dans la première hypothèse ; rimes *embrassées*, dans la seconde.

Donc, quatre vers rimant deux à deux, — ou sur une même rime, — ne sont pas un quatrain.

Le quatrain admet les vers de toute mesure.

Dans les quatrains à rimes croisées, la disposition des rimes masculines et des féminines reste la même d'un bout à l'autre de la pièce. — Si les rimes sont embrassées, la place des finales masculines et des féminines varie d'une stance à l'autre, en alternant régulièrement.

Ex.—Rimes croisées

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le charme s'est envolé ?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un être seul vous manque, et tout est dépeuplé.

LAMARTINE, *Médit.*

Avec une vitesse extrême,
Nous avons vu l'an s'écouler ;
Celui-ci passera de même,
Sans qu'on le puisse rappeler.

J. B. ROUSSEAU.

Ex.—Rimes embrassées

L'astre qui partage nos jours
Et qui nous prête sa lumière,
Vient de terminer sa carrière,
Et commence un nouveau cours.

(Item).

Haranguez de méchants soldats ;
Ils promettent de faire rage ;
Mais, au moindre danger, adieu tout leur courage,
Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

LA FONT., *Fables IX 17.*

Le rôle du quatrain ne se borne pas à figurer, sous forme d'une série de stances ou de strophes, dans une pièce plus ou moins développée; il peut exister aussi à l'état isolé, et se suffit à lui-même dans sa brièveté. Il sert alors, à donner le relief de l'expression poétique à quelque pensée forte ou délicate; il aiguise une épigramme; il trace un portrait en raccourci; il sert d'inscription ou d'épithaphe.

III. — Le sixain.

4. A mesure que les *stances* prennent de l'ampleur, elles perdent ce nom pour celui de **strophes**: celle de six vers garde encore la double dénomination. — Le mot *sixain* — ou *sizain* — a vieilli.

La strophe de six vers se partage en deux tercets que sépare un court repos, une pause presque insensible.

Voici les plus communes dispositions des vers dans la strophe:

a) Ou bien le premier vers rime avec le second, le troisième avec le sixième, le quatrième avec le cinquième.

Ex. :—Si je devais un jour pour de viles richesses,
Vendre ma liberté, descendre à des bassesses ;
Si mon cœur par mes sens, devait être amolli,
Je te dirais : ô temps ! sonne ma dernière heure
Hâte-toi, que je meure !
J'aime mieux n'être plus que de vivre avili !

THOMAS.

b) Ou bien, le troisième rime avec le cinquième, et le cinquième avec le sixième.

Ex. :—Les jours des rois sont dans ma main ;
Leur règne est un règne incertain,
Dont les doigts du Seigneur a marqué les limites ;
Mais de son règne illimité,
Les bornes ne seront prescrites,
Ni par la fin des temps, ni par l'éternité.

J. B. ROUSSEAU.

c) Ou bien encore, l'on peut faire rimer le premier avec le quatrième, le deuxième avec le troisième, le cinquième avec le sixième.

Ex. 1.—Seigneur, dans ta gloire adorable
 Quel mortel est digne d'entrer ?
 Qui pourra, grand Dieu, pénétrer
 Ce sanctuaire impénétrable,
 Où les saints inclinés, d'un œil respectueux,
 Contemplant de ton front l'éclat majestueux ?

(Item).

d) Enfin, l'on peut faire rouler toute la stance sur deux rimes alternatives.

Ex. 1.—Sous les arbres dont la nature
 A formé de rians berceaux,
 Entre des tapis de verdure
 Que nourrit la fraîcheur des eaux,
 Serpente avec un doux murmure,
 Le plus transparent des ruisseaux.

De nos jours, les poètes semblent tenir en particulière estime le sizain, en deux tercets dont les deux premiers sont des alexandrins, le troisième et le sixième des vers de huit ou de six syllabes.

Ex. 1.—Le grand homme vaincu peut perdre en un instant
 Sa gloire, son empire, et son trône éclatant,
 Et sa couronne qu'on renie,
 Tout, jus-qu'à ce prestige à sa grandeur mêlé
 Qui faisait voir son front dans un ciel étoilé ;
 Il garde toujours son génie.

V. Hugo, (*Chap. du crép.* 16).

IV. — Le huitain.

5. Nous arrivons aux combinaisons savantes et développées, aux strophes de grand essor, dont l'ampleur seconde la verve du poète et soutient la puissance des nobles inspirations.

Le huitain n'est autre chose que la réunion de deux quatrains, soit que les vers aient la même mesure, ou une mesure différente. Ils peuvent se combiner de la même manière que le quatrain ; néanmoins, dans le huitain, une rime féminine alterne le plus souvent avec une masculine, et réciproquement.

Ex. 1.—O bienheureux mille fois
 L'enfant que le Seigneur aime,
 Qui de bonne heure entend sa voix,
 Et que ce Dieu daigne instruire lui-même !
 Loin du monde élevé, de tous les dons des cieus
 Il est orné dès son enfance ;
 Et du méchant d'abord contagieux
 N'altère point son innocence,

(*Athalie* II.)

V. — Le dizain.

6. Le **dizain** est la plus lyrique des strophes françaises. Par son harmonie grave et pénétrante, par son rythme ailé et chantant, elle rivalise avec les plus mélodieuses inspirations du lyrisme antique; l'imagination la plus féconde y peut déployer sa richesse, et les élans de l'enthousiasme poétique sont soutenus de son souffle puissant.

Dans la composition du dizain on peut reconnaître l'équivalent d'un quatrain et de deux tercets. Le premier est à rimes croisées; les deux premiers vers de chaque tercet ont leur rime particulière, et les troisièmes vers riment ensemble.

Ex. :—Grand Dieu ! votre main réclame

Les dons que j'en ai reçus :
Elle vient de couper la trame
Des jours qu'elle m'a tissus.
Mon dernier soleil se lève
Et votre souffle m'enlève
De la terre des vivants ;
Comme la feuille séchée,
Qui, de sa tige arrachée,
Devient le jouet des vents.

J. B. ROUSSEAU.

(à suivre)

LES GENRES SECONDAIRES (*suite*).

LE LYRISME.

1. Après avoir brièvement défini le lyrisme, il convient d'en étudier les principales formes ou la *division*.

Si la forme est récitative et régulière, c'est l'*Ode* proprement dite.

I. — L'Ode.

2. DÉFINITION. — L'ode est l'expression d'un sentiment particulier, par le langage mesuré et régulier.

La divinité et la religion, l'humanité dans ce qu'elle a de grand, la philosophie, la nature, l'histoire, le plaisir même, telles sont les sources principales où le poète puise ses inspirations.

La première règle de l'ode est que le *début* en soit frappant dans le genre noble, comme dans le genre gracieux; il doit être déterminé par la nature du sujet et par la situation du poète.

La deuxième règle, c'est de soutenir, d'augmenter même cette manière de commencer, en sorte que les beautés aillent toujours en croissant, en vue d'une impression vive et durable sur l'esprit.

Enfin, il convient de cesser à temps, c'est-à-dire quand le plus fort trait donne le complément au sentiment.

En général, les odes doivent être courtes. — La forme est régulière, à savoir que les stances sont égales entre elles; la première sert de modèle aux autres.

3. — DIVISION. — I. L'ode est *religieuse* ou *profane*, selon l'objet dont elle traite.

L'ode **sacrée** a pour but de célébrer la divinité, ses infinies perfections, la religion et ses mystères.

Comme la divinité et la religion sont des sujets relevés, il s'ensuit que le poète, pour les célébrer dignement, devra user de toutes les ressources de l'art et du savoir. Les sentiments, qui dominent dans cette ode, sont l'admiration, le respect, la vénération, la gratitude, l'adoration, la dévotion et l'amour.

Le ton doit être solennel, plein de feu, d'enthousiasme; le style sera énergique, entraînant.

Ex. :—Les Psaumes : les Cantiques de Moïse et des prophètes ; les plaintes sublimes de Job.

C'est dans la Bible que Rousseau, Lefranc de Pompignan... se sont inspirés.

II. L'ode *profane*,—si l'objet est une vérité de principe ou de conduite, — est *philosophique* ou *morale*, et *satirique*.

L'ode **philosophique** ou **morale** a pour but de chanter la vérité, la vertu, les sciences, les arts.

Les pensées s'y transforment en sentiments, les idées se changent en images, les maximes, les préceptes, les règles, en exemple : c'est que le poète veut, moins instruire que communiquer ses émotions.

Ex. :—Horace, J. B. Rousseau, L. Racine, Lamartine (surtout *La Prière*).

L'ode **satirique** — dont le ton seul diffère de la précédente — a pour fin de stigmatiser l'erreur, le vice, le crime pour les faire détester, pour faire aimer leurs contraires.

A la vue des sophismes et des mœurs corrompues, le poète sent son imagination s'enflammer d'indignation; il s'emporte et il les flagelle en traits caustiques, cinglants, cruels. Il se sert alors à des figures hardies, expressives, de l'ironie, du sarcasme, de l'interrogation, de l'apostrophe.

Ex. :—Juvénal, Perse ;—A. Chénier, Barbier, V. Hugo.

Notons aussi l'ode **héroïque** ou **pindarique**, qui chante les demi-dieux, les héros, les guerriers, les savants....

III. — L'ode *profane* — si l'objet est ordinaire — est *gracieuse* ou *badine*.

L'ode **gracieuse**, qui célèbre les personnages bons, vertueux, leurs actions, quelques scènes touchantes de la vie ou de la nature, tout ce qui prête à des tableaux agréables.

Elle veut un tour modéré qui n'exclut pas l'enthousiasme, sans rien de pompeux, mais varié, élégant, délicat.

L'ode **badine** ou **anacréontique** chante les jeux, les plaisirs permis, "les festins, les danses, et les ris."

Les traits sont la jovialité, la simplicité riante, narquoise, la finesse et l'imprévu, la bonhomie et la candeur ingénue, le naturel et le naïf.

Il est difficile de ne pas franchir les justes limites de ce qui est convenable, en de semblables matières. Th. Botrel est un bel exemple à citer.

II. — L'élégie.

4. Si la forme lyrique est *irrégulière*, le sentiment peut être doux ou exalté : c'est l'élégie et le dithyrambe.

L'**élégie** est un petit poème qui exprime la douleur, la mélancolie, la tristesse ; quelquefois et par exception, elle renferme des sentiments d'une joie douce et tendre.

Des plaisirs passés, un bonheur perdu, des parents disparus, des amis enlevés par la mort ou exilés, des affections contrariées, des espérances abolies, des souvenirs effacés, la caducité des choses de la terre, quelques malheurs, tels sont les sujets ordinaires de l'élégie.

Il faut que le cœur parle dans l'élégie.

BOILEAU, *A. P.* II 41.

Le poète élégiaque aime à s'appesantir sur ce qui l'afflige ; il s'y arrête longtemps, il peint, il narre son malheur jusqu'au bout, parfois aussi il l'exagère à dessein, accusant la nature, son imprudence, ses semblables. Puis il parle de la cause de ses maux, de leurs conséquences, marque le lieu, le temps, la situation, où il a éprouvé sa douleur.

Ex. :—Malherbe, *La Fontaine*, *Millevoye*, *Gilbert* ;—Musset : *Rolla*, *l'Espoir en Dieu*, chante le doute, le pessimisme dans *La nuit de mai*, et souvent les plaisirs infâmes, ainsi que Th. Gautier (*poésies*).—Lamartine est le maître du genre : dans ses *Méditations*, les *Harmonies*, non qu'elles soient sans défauts.

Le **dithyrambe** est un poème lyrique qui a pour dessein d'exprimer les sentiments les plus vifs et les plus véhéments soit de joie, soit d'indignation.

Autrefois, chez les Grecs, c'était un hymne en l'honneur de Bacchus, dont les poètes imitaient le délire et l'ivresse.

Aujourd'hui, on en fait usage pour exalter un objet quelconque, dès qu'il peut inspirer les sentiments les plus véhéments et l'enthousiasme le plus fort.

Voir Lamartine : *Poésie sacrée*.

(à suivre).

PARTIE PRATIQUE.

No. 1.

NOTIONS FONDAMENTALES.

pour servir : — à l'étude des auteurs, — à la correction des devoirs, — à l'art de la composition, et à l'enseignement littéraire.

II. — La Syntaxe phraséologique

II. — La Phrase.

1. Nous avons bien souvent déjà entretenu nos lecteurs de la phrase française. Il nous est bien permis de renvoyer aux années précédentes de la publication.

Voir : année 1900, p. 33, 58, 64, 393, 395...443 ; — année 1901, p. 145... 183... 217, 253, 289.

Il est certain que la *lecture expliquée* des bons écrivains peut enseigner mieux et plus vite que nous ne pourrions énumérer ici. C'est pourquoi l'étude des *prosauteurs* doit conduire à l'art d'écrire, de composer soi-même, tandis que l'étude des *poètes* aide surtout à la connaissance des mots, des images.

Si les plus jeunes élèves s'initiaient — ou étaient initiés — à l'analyse de Chateaubriand, ils y apprendraient à merveille le procédé de l'imitation.

Si les élèves des classes de lettres étudiaient La Bruyère — au moins en partie — ils s'y approvisionneraient d'un nombre infini de tours faciles à reproduire à l'occasion.

Si les élèves, qui étudient le discours, s'appliquaient à l'observation attentive des phrases de Bossuet — *Oraisons funèbres, Sermons choisis* — ils emmagasinerait des trésors et des recettes qui leur serviraient toujours.

D'après ces considérations, il importe d'indiquer l'énoncé de la phrase française, en procédant du simple et du facile au composé et au plus difficile.

C'est une sorte d'*analyse logique* à rebours, en remontant le cours des phrases et des propositions : ainsi l'on saisira mieux la facture et le mécanisme de la syntaxe phraséologique.

A. — La Proposition.

1. Elle se compose de trois éléments — exprimés ou sous-entendus : le *sujet*, le *verbe*, l'*attribut*.

Ex. :—1. Dieu est éternel.—Le berger devint roi.—Je suis écolier.

2. Les vaincus seront épargnés ;—Un tiens est préférable à deux tu auras ;—Souffler n'est pas jouer.

3. Sois sage ;—Ne soyons pas négligents.

4. Il passe—pour—savant ;—Il a été désigné—comme—secrétaire ; vous serez traité—en—frère.

5. Tu parais fatigué ;—Il semble heureux ;—Il sera élu député ; Il mourut vieux.

6. Charles, vous êtes paresseux ;—Hélas ! ma mère est malade.

2. Il est évident que le *sujet*, le *verbe*, l'*attribut* ne sont pas toujours *uniques* ; ils peuvent être *multiples*.

Ex. :—1. La mer et les montagnes sont admirables.

2. Dieu est juste et bon.

3. Le monde est et sera toujours le même.

3. Tous les élèves peuvent écrire des propositions de ce genre, qui paraissent simples, aisées ; mais il y a lieu de les compliquer de *compléments*, de *qualificatifs*, d'*appositions* . . .

Ex. :—1. La crainte de Dieu et des hommes est le commencement de la sagesse et de la prudence.

2. L'habitude de médire et de se fâcher est nuisible au caractère et à la conscience.

3. Le grand Corneille, né à Rouen, mourut à Paris et y fut inhumé ;—La cicogne au long bec n'en put attraper miette ;—Le roi Louis IX est un saint aimable ;—Louis XIV, fils de Louis XIII, a été un grand roi et un grand scandaleux.

4. Né à Rouen de parents pauvres, Corneille . . . ;—*Prophète et roi*, David est aussi un grand poète.

5. Etre meilleurs ou pires dépend de nous tous : tout le reste dépend de Dieu (Joubert).

4. Voilà qui est plus difficile, plus artistique, plus apte à la variété, à l'élégance, à l'harmonie.

Si l'on s'étudie à construire des propositions — à l'aide de *compléments directs*, *indirects*, *circonstanciels*, — ainsi que des mots *en*, *que*, *sans*, *pour*, *à*, . . ., l'essor de la phrase se montre encore plus dégagé et plus étonnant.

Ex. :—1. Faisons le bien à tous nos enfants, à tous nos frères ;—J'ai moins d'argent que vous.

2. Cela m'a rendu malade ;—J'ai l'âme inquiète et abattue ;—L'armée proclame Napoléon empereur de Français.

3. Rendons grâces à Dieu ;—Je tiens cette nouvelle de mon frère ;—Le soldat meurt pour ses autels et son foyer.

(1) Voir RAYON : *Anal. logique*.

4. Je viendrai de bonne heure, mais j'agirai avec prudence, sans méchanceté ;— Vous remplirez les urnes aux trois quarts ;—Il est faible d'esprit.

5. Elle courait pieds nus sur la grève sablonneuse ;—Il me demande pardon les larmes aux yeux ;—Il dort en ronflant la bouche ouverte ;—Pour avoir volé il fut pendu.

5. Ajoutons à ces procédés si simples, quelques-unes des tournures de la langue que l'on nomme des *gallicismes*, et nous aurons de nouvelles ressources.

1. Il est honteux de mentir ;—Il ne tient qu'à moi d'être bon et miséricordieux ; —Rien ne te sert d'être furieux.

2. Il est arrivé de grands malheurs ;—il y a des mines d'or au Yukon ; Il est clair que l'affaire est bonne ;—Il m'en coûte d'en parler à d'autres qu'à lui.

3. N'est-ce pas à vous de vous bien conduire ? Refuser, ce serait une honte ;— Que font les obstacles que piquer vos désirs ?—A raconter ses maux souvent on les adoucit... etc..

L'on remarquera que jusqu'ici la proposition n'a formé que des phrases simples — *indépendantes* de toute autre proposition qui tende à lui subordonner des développements d'idées secondaires se rattachant à la principale.

Que si l'on voulait les classer pour les apercevoir plus clairement, l'on peut les ramener à deux :

1. **Propositions indépendantes**, de l'intelligence et du jugement ;— **Propositions indépendantes**, de la volonté.

Les premières énoncent simplement une vérité ou un fait.

a) sous forme d'*affirmative* : Ex. : " Il est bon " ;— " Eux de rire, moi de pleurer. "

b) sous forme de *négation* : Ex. " Il n'est ni bon ni vertueux. "

c) sous forme d'*interrogation* : Ex. " Est-il bon ? "

d) sous forme d'*exclamation* : Ex. " Qu'il est bon ! " — " Tant ce chrétien a passé avec douceur ! " — Et ainsi, avec *que, quel, combien, comme*.

Les **seconds** expriment un acte de la volonté agissant — ou d'une manière absolue : Ex. : Chantons, publions ses bienfaits ; — ou sur les objets ou les personnes sur lesquelles elle domine, soit par un ordre. Ex. Secourez vos amis malheureux ; — soit pour une permission, un refus : Ex. Qu'elle vienne, et je lui pardonne ; — ou enfin sur ce qui est indépendant : Ex. Dieu soit béni ! Puisse mon vœu être exaucé !

(à suivre)

EXPLICATIONS D'AUTEURS

A. BOILEAU

Art poétique.

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
 Pense de l'art des vers atteindre la hauteur.
 S'il ne sent point du ciel l'influence secrète,
 Si son astre en naissant ne l'a formé poète,
 Dans son génie étroit il est toujours captif ; 5
 Pour lui Phébus est sourd et Pégase est rétif.
 O vous donc qui, brûlant d'une ardeur périlleuse,
 Courez du bel esprit la carrière épineuse,
 N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer,
 Ni prendre pour génie un amour de rimer ; 10
 Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces,
 Et consultez longtemps votre esprit et vos forces.
 La nature, fertile en esprits excellents,
 Sait entre les auteurs partager ses talents :
 L'un peut tracer en vers une amoureuse flamme ; 15
 L'autre d'un trait plaisant aiguiser l'épigramme ;
 Malherbe d'un héros peut vanter les exploits ;
 Racan chanter Philis, les bergers et les bois.
 Mais souvent un esprit qui se flatte et qui s'aime
 Méconnaît son génie, et s'ignore soi-même. 20
 Ainsi tel autrefois qu'on vit avec Faret
 Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret,
 S'en va, mal à propos, d'une voix insolente,
 Chanter du peuple hébreu la fuite triomphante,
 Et poursuivant Moïse au travers des déserts, 25
 Court avec Pharaon se noyer dans les mers.

I. — Traduction en prose.

Remarque.—C'est un travail de rendre en bon français les idées de Boileau. La preuve en est dans les deux premiers vers que les élèves débitent un peu trop comme *Petit-Jean* débitait son plaidoyer : leur mémoire fait tort à leur intelligence. La meilleure critique de ce début est celle de le traduire en prose, mot à mot :

“C'est en vain qu'un auteur téméraire pense atteindre la hauteur de l'art des vers au Parnasse”.

Qu'est-ce que cela veut dire ?... N'est ce pas du galimatias, du fatras, du fracas ?... Boileau a-t il essayé de faire cette version de son texte ? C'est une difficulté qui échappe aux élèves ; et que de figures incohérentes qui suivent !...

C'est vanité, c'est témérité qu'un poète pense s'élever au séjour des muses (*au Parnasse*) et parler le langage des dieux (*l'art des vers*). S'il n'éprouve le sentiment secret d'une vocation inspirée, si son étoile

ne l'a consacré poète dès le berceau, son talent se sentira à l'étroit comme captif; Apollon (le dieu de la poésie) reste sourd à ses prières, Pégase rétif sous les coups.

Ainsi donc, vous qui parcourez l'épineuse carrière du bel esprit (des belles lettres, de la littérature), n'allez pas vous consumer à composer des vers,—ce serait sans fruit; ne prenez pas pour génie l'amour de rimer; redoutez plutôt les appâts trompeurs de cet inutile plaisir et sachez consulter les forces de votre esprit.

La nature, si féconde en esprits distingués, sait répartir les aptitudes entre les auteurs: l'un chante en vers une passion ardente; l'autre aiguise d'un trait plaisant l'épigramme; Malherbe a su vanter les exploits d'un héros, Racan chanter la belle Philis, les bergers, les bois. Hélas! un auteur qui aime à se flatter méconnaît souvent ses capacités: il s'ignore lui-même. Ainsi, n'a-t-on pas vu jadis l'ami de Faret charbonner les murs d'un cabaret de ses vers et qui aujourd'hui s'en va, mal à propos, chanter d'un ton insolent la fuite triomphante du peuple d'Israël; et même, poursuivant Moïse à travers les déserts, il court s'engloutir avec Pharaon dans les abîmes de la mer Rouge.

II.—Explication.

Art poétique. — C'est un traité de l'art de la poésie, lequel embrasse la *versification* et la *poétique* ou classification des divers genres de composition, de leurs caractères propres.

Chant I. — Préceptes généraux (232 vers). En voici le plan dans ses grandes lignes:

A.—*Avant* de composer en vers: il est indispensable d'être né poète (1-6)—de voir ce dont on est capable (7-12)—le talent naturel est divers (13-18)—beaucoup se méprennent, comme Saint-Amand (19-26).

B.—*Pendant la composition*: Nécessité de faire accorder la rime avec la raison (27-38)—Le bon sens est la loi suprême (39-48)—C'est y manquer que de faire de longues descriptions qui fatiguent l'esprit et le dégoûtent (49-63)—Chaque qualité a son défaut: éviter la monotonie par la variété (64-78)—Eviter la bassesse du style, le burlesque dont la vogue a déshonoré le siècle, mais qui est enfin mis à sa place (79-97)—L'enflure n'est pas plus tolérable: accord du naturel et de l'art (98-102).

Règles pour plaire à l'oreille: marquer le repos de l'hémistiche, éviter l'hixtus, être fidèle à l'harmonie (103-112)

Coup d'œil—ou digression—sur l'histoire de la pièce jusqu'à Malherbe (113-130)—Services qu'il a rendus (130-140)

Viser à la clarté, fuir l'obscurité, vice des esprits irréféchis (141-154)—Respect pour la langue (155-162)—Sage lenteur, travail de la correction (163-174)—Unité de l'œuvre (175-182)

C.—*Après* la composition: Nécessité d'un censeur habile et sévère, point flatteur; soumission humble à ses critiques. Portrait de l'auteur intraitable et de ses admirateurs (183-232).

Années de la composition de ce Chant I: 1669-74; âge de Boileau: 33-38 ans.

1v.—“C'est... que”, gallicisme;—“au Parnasse”, figure pour dire la poésie, comme l'inspiration s'appelait: *les Muses, Apollon, Pégase, Hyppocrène, le Parnasse*. Le Parnasse, montagne de la Phocide, consacrée aux Muses comme l'Hélicon: le *sacré vallon* se trouvait entre les deux. —“auteur” = poète, écrivain inspiré.

2v. —“art des vers” terme impropre ici, puisqu'il dénote seulement la versification; sans doute qu'à la rigueur il peut désigner la poésie. —“atteindre” gagner la hauteur. En général, atteindre veut la prép. à, lorsque ce verbe marque un effort, une difficulté à vaincre.

Ces deux premiers vers sont entortillés, obscurs et sans beauté.

3 et 4 v —“l'influence secrète du ciel” désigne la vocation et le génie inné de la poésie; le vers suivant, avec son image d'astrologie, répète lourdement la même idée.

L'on entend réciter les élèves “si son astre en naissant”: c'est un non-sens; “en naissant” se rapporte au complément *l'* représentant le poète, et équivalent à l'expression *dès sa naissance*.

5 v —“génie”, disposition naturelle et inclination particulière de l'esprit: c'est le sens premier du mot. C'est par opposition aux dispositions acquises par le travail et l'expérience “étroit... captif”: ce sont des images.

6 v —“Phébus est sourd”, Phébus est syn. d'Apollon, le dieu de la poésie. Puisque l'inspiration vient du ciel, on attendrait plutôt *Phébus est muet*; mais Boileau n'y voit qu'une aptitude naturelle à cultiver. —“Pégase est rétif” exprime par image la même idée. On a remarqué que Pégase est un cheval ailé: comment peut-il être rétif? La mythologie est une poétique sottise, pour les chrétiens. Et le mahométisme?...

7 et 8 v —“brûlant d'une ardeur”, ayant un vif désir. Mais si ce désir est *naturel*, comment peut-il abuser celui qui le ressent? Il faudrait alors admettre que ce désir serait *factice*, mais dans ce cas serait-il *brûlant*? Les images païennes qui précèdent ont entraîné l'auteur dans les nuages. —“le bel esprit” signifiait alors les lettres et l'homme de lettres; aujourd'hui, il faudrait dire la *carrière du talent, du génie*; —“courez” plus vif en poésie que *parcourir*.

9 et 10 v —“sans fruit” fig.: sans résultat;—“vous consumer” faire dépérir peu à peu votre santé ou “vos forces” intellectuelles.

“Ni prendre pour génie” pour talent naturel;—“un amour de rimer”, nous dirions maintenant *l'amour de rimer*: un vif désir.

Génie et *esprit* reviennent trop souvent dans les vingt premiers vers de *l'Art Poétique*; d'autant plus qu'ils ne sont pas pris dans le même sens toujours par l'auteur. Pourquoi paraît-il oublier *l'imagination*, la faculté maîtresse en poésie?

11 et 12 v —“vains” parce qu'ils ne produisent rien; —“amores”, appât que l'on tend aux poissons. —“votre esprit et vos forces” = les forces de votre esprit.

13. 14 v — “ La nature est ici la Providence qui gouverne le monde et l'enrichit; toutefois, on peut accepter ce mot dans le sens de talents de l'esprit; — “ fertile en ” est fréquent chez Boileau; — “ excellents ” qui excellent, supérieurs, remarquables, distingués — “ sait entre... ” voilà bien l'action de la Providence.

15 16 v — “ tracer... une flamme ” nous paraît une image hardie; “ flamme ” = passion, affection vive; — “ tracer ” = dépendre, analyser. Le sens est: peut faire une élégie érotique. — “ les traits plaisants que l'épigramme aiguise ” est bien peint et charmant de vérité.

17 18 v — “ Malherbe ” (1555-1628), poète lyrique qui répara les torts faits à la poésie par l'école de Ronsard; le sens est Malherbe peut faire des odes; Racan (1589-1670), peut écrire des églogues ou idylles pastorales. — Aujourd'hui l'un et l'autre ne se lisent plus, comme au temps de Boileau; les *Odes* de Malherbe sont presque aussi oubliées que les *Bergeries* du marquis. — “ Philis ” c'est le nom que les poètes donnaient à l'élégante de leurs rêves imaginés.

19 20 v — “ souvent ”: il est fastidieux de compter le nombre de fois où ce mot se présente sous la plume de Boileau — ainsi que “ toujours, jamais, parfois ”: c'est de 15 à 20 fois chacun dans ce chant; — “ un esprit ” — un homme, quelqu'un. C'est ce qui explique cette phrase qui, de prime abord, ressemble à du galimatias: “ un esprit méconnaît son génie ”; — “ méconnaît ” ne se connaît pas; — “ soi-même ” au lieu de lui-même.

21 26 v — “ tel ” est Saint-Amand, auteur du *Moïse sauvé des eaux*; Boileau retourne ici à la satire. — “ Furet ” ami du précédent, auteur du livre intitulé *l'Honnête Homme*; — “ charbonner ” écrire au charbon sur; ce joli mot est de Vauquelin. — “ s'en va ”, s'en aller était fréquent pour “ aller ” devant un infinitif; — “ insolente ” à force d'audace, contraire à la coutume. — “ fuite triomphante ” alliance de mots neuve et hardie; — “ se noyer ” fait une image naturelle.

(A suivre.)

.. B. CHATEAUBRIAND.

Un missionnaire du Nouveau-Monde

J'ai rencontré moi-même un de ces apôtres au milieu des solitudes américaines.

Phrase initiale, simple mais pleine et harmonieuse: circonstances de personnes et de lieu.

Un matin que je cheminai lentement dans les forêts, j'aperçus venant à moi un grand vieillard à barbe blanche, vêtu d'une longue robe, lisant attentivement dans un livre, et marchant appuyé sur un bâton.

C'est le *portrait* ou le *tableau* : l'imagination voit—et même l'œil—l'heure matinale (temps), la *marche lente* dans la *forêt*, la *rencontre* de deux hommes en sens opposé, l'*extérieur* du vieillard, sa robe, son livre, son bâton.—Voyez en quoi cette phrase diffère de la première, et vous distinguerez le procédé à suivre pour le *portrait*.

Il était tout illuminé par un rayon de l'aurore, qui tombait à travers le feuillage des arbres : on eût cru voir Thermosiris sortant du bois sacré des Muses, dans les déserts de la Haute-Egypte. C'était un missionnaire de la Louisiane. Il revenait de la Nouvelle-Orléans, et retournait aux Illinois, où il dirigeait un petit troupeau de Français et de sauvages chrétiens.

La peintre déroule le *tableau* : "un rayon de"—les lueurs du matin ;—"qui tombait—non à travers les branches—mais "le feuillage des arbres" : c'est la *manière d'être*, une circonstance importante.—Puis un rapprochement, une *comparaison*, qui est un souvenir du *Télémaque* de Fénelon : voilà encore une recette, un moyen d'amener l'agrément dans un développement. A notre sentiment ce rapprochement est de mauvais goût et trahit les manies mythologiques de l'auteur.

"C'était un missionnaire"... Cette phrase et la suivante précisent le fait, le récit de l'événement : on voit le missionnaire remontant le cours du Mississipi.

Il m'accompagna pendant plusieurs jours : quelque diligent que je fusse au matin, je trouvais le vieux voyageur levé avant moi, et disant son bréviaire en se promenant dans la forêt.

La rencontre n'est pas passagère : elle dure "plusieurs jours", ce qui amène le trait spécial du lever matinal en vue de la prière solitaire. Tout cela paraît naturel, vrai, vécu.

Ce saint homme avait beaucoup souffert ; il racontait bien les peines de sa vie ; il en parlait sans aigreur, et surtout sans plaisir, mais avec sérénité : je n'ai point vu un sourire plus paisible que le sien. Il citait agréablement et souvent des vers de Virgile et même d'Homère, qu'il appliquait aux belles scènes qui se succédaient sous nos yeux, ou aux pensées qui nous occupaient. Il me parut avoir des connaissances en tous genres, qu'il laissait à peine apercevoir sous sa simplicité évangélique : comme ses prédécesseurs les Apôtres, sachant tout, il avait l'air de tout ignorer.

En maître habile, Châteaubriand *fait* maintenant *parler* son héros : de quoi ? de ses souffrances naturellement ;—sur quel ton ? d'un ton calme, d'un air serein, avec un sourire paisible.—Qui ne voit l'art de narrer, de peindre ?... De plus, cet homme sait, puisqu'il est prêtre : quoi ? les mêmes auteurs classiques que Châteaubriand : *Virgile, Homère*, poètes descriptifs ; pourquoi ne parle-t-il pas aussi de la Bible, de l'Évangile, etc... ? Il en laisse voir la "simplicité" et la modestie.

Ces réflexions conviennent aussi bien à tout membre du clergé, qui a vieilli sous le harnais ; c'est donc trop vague et peu précis.

Nous eûmes un jour une conversation sur la Révolution française, et nous trouvâmes quelque charme à causer des troubles des hommes dans

les lieux les plus tranquilles. Nous étions assis dans une vallée, au bord d'un fleuve dont nous ne savions pas le nom, et qui depuis nombre de siècles rafraichissait de ses eaux cette rive inconnue. J'en fis faire la remarque au vieillard, qui s'attendrit : les larmes lui vinrent aux yeux à cette image d'une vie ignorée, sacrifiée dans les déserts à d'obscurs bienfaits.

Cette fin ou conclusion nous semble pauvre d'idées, sentimentale et malade d'une mélancolie à la Rousseau. Châteaubriand est artiste du style : mais que sa raison a tort de contrôler si peu son imagination et son cœur ? Quoi ! "la révolution... et les troubles des hommes" ne servent qu'à suggérer une entithèse littéraire : "dans les lieux les plus tranquilles". C'est se moquer en faisant le badinage. Sans doute, si les larmes mouillent les yeux du vieillard, c'est que "le fleuve sans nom et la rive inconnue" ne sont que "l'image d'une vie ignorée", laquelle n'est nullement "sacrifiée à d'obscurs bienfaits". Ces sentiments ne sauraient être ceux du "missionnaire" catholique. Châteaubriand a peint, mais il n'a pas agrandi.

C. FÉNELON.

Lettre à l'Académie française

I. — TEXTE.

Le Dictionnaire.

Le dictionnaire auquel l'Académie travaille mérite sans doute qu'on l'achève. Il est vrai que l'usage, qui change souvent pour les langues vivantes, pourra changer ce que ce dictionnaire aura décidé.

.....

.....

Mais ce dictionnaire aura divers usages. Il servira aux étrangers, qui sont curieux de notre langue, et qui lisent avec fruit les livres excellents en plusieurs genres qui ont été faits en France. D'ailleurs, les Français les plus polis peuvent avoir quelquefois besoin de recourir à ce dictionnaire, par rapport à des termes sur lesquels ils doutent. Enfin, quand notre langue sera changée, il servira à faire entendre les livres dignes de la postérité qui sont écrits en notre temps. N'est-on pas obligé d'expliquer maintenant le langage de Villehardouin et de Joinville ? Nous serions ravis d'avoir des dictionnaires grecs et latins, faits par les anciens mêmes. La perfection des dictionnaires est même un point où il faut avouer que les modernes ont enchié sur les anciens.

Un jour on sentira la commodité d'avoir un dictionnaire qui serve de clef à tant de bons livres. Le prix de cet ouvrage ne peut manquer de croître, à mesure qu'il vieillira.

ANALYSE ET EXPLICATION

I. — Plan.

1. Utilité du dictionnaire, *en général*.
2. “ “ “ “ *en particulier* : aux étrangers,—aux Français,—aux linguistes futurs. Ex. tiré de Villehardouin et Joinville, des modernes supérieurs aux anciens.
3. Conclusion : commodité et valeur du dictionnaire.

II. — Style.

I. **Phrase élégante**, concise.—Cependant nous renvoyons mieux aujourd'hui le sujet après le verbe :—“ auquel travaille l'Académie ”. C'est affaire de goût.

“ mérite ” est pris *par anal*, avec un nom de chose ; — “ sans doute ” est une figure, l'atténuation = certainement ; — “ qu'on ”, au lieu de “ qu'elle ” : l'indéf. est plus riche et plaît davantage.

II. **Phrase** : “ Il est vrai que ” : tour impers., toujours élégant et sert à indiquer les nuances les plus délicates : notez bien cela.

“ l'usage ”, coutume, pratique reçue — Long, constant, ancien, perpétuel usage ; suivre, braver l'usage. — “ Phrases d'usage ”, locutions toutes faites en conversation. — Emploi des mots de la langue, tel que la coutume l'a réglé : l'usage a introduit, consacré cette expression. *Par ext.* : manière dont parle la société la mieux cultivée d'une nation, dont écrivent les meilleurs auteurs du temps (ici).

“ change ” v. n. ; — “ pourra changer ” v. a. ; — “ décidé ”, *par ext.* déterminé, défini, établi.

III. **Phrase**. Transition, faite en reprenant l'idée et le mot “ ce dictionnaire ” ; c'est l'une des meilleures aujourd'hui.

“ aura ” ; le v. *avoir* était alors plus fort que de nos jours, où l'on évite de l'employer tout seul.

“ divers ”, variés — et non différents, qui marque davantage l'opposition ; remarquez que “ divers ” est placé devant “ usages ”.

IV. **Phrase**. — “ étrangers ”, qui est d'un autre pays ; qui n'a point de relation avec une personne : “ Tant de peuples divers, autrefois étrangers les uns aux autres ” (BOSSUET. *Hist. univ.* III. 1.).

“ curieux de ” : *vieilli* : qui recherche q. q. ch. avec un soin particulier ; — qui s'intéresse à voir, à connaître q. q. ch. : “ un esprit curieux, ” et avec une mauvaise intention : “ Vous êtes trop curieux ” ; — intéressant à voir, à connaître : “ Un spectacle curieux ; une bête curieuse. ”

“ avec, sans fruit ”, loc. du sens figuré ; — “ excellents ” adjectif, qui a, en son genre, un degré éminent dans le bien.

“ qui ont été. . . ” : ce *qui* est subordonné à deux propos. relatives ; c'est une hardiesse à éviter.

V. **Phrase**. “ D'ailleurs ”, *loc. adv.* : d'autre part ; mot de transition secondaire ; il peut signifier aussi *en outre*, comme : Je vous dirai d'ailleurs.—“ les plus polis ” ceux qui parlent le langage le plus châtié et qui

ont le goût le plus délicat. *Polir*, c'est rendre uni par le frottement ; au fig. : c'est adoucir par la culture *intellectuelle* et *morale*. On dit : Une personne polie : qui a appris à observer les égards que l'on doit aux autres en société ; — “ des manières polies ”.

“ par rapport à ” expres. vieillie ; nous disons : eu égard à, au sujet de, concernant, quant à ; c'est une loc. prép. = pour ce qui est de. Notez que dans la langue populaire, on supprime *par* : Il a fait ce voyage, rapport à lui. — “ douter ” avoir des doutes sur, ou de q. q. ch.

VI. **Phrase.** “ Enfin ”, mot de liaison, de conclusion ; — “ quand . . . ” : variété de tour et de forme avec les phrases précédentes et suivantes.

“ sera ” = l'état ; “ aura ” indiquerait l'action de changer, de se changer. L'opinion de Fénelon et sa prévision sont justes, au moins en partie ; il y a, en effet, beaucoup de mots qui demandent explication aujourd'hui, quand on étudie la langue de son siècle.

“ entendre ” : percevoir par l'intelligence le sens de q. q. ch. : Il m'a laissé . . . donné à entendre. C'est encore : avoir l'intelligence d'une chose : Il ne suffit pas d'entendre la guerre. Boss. *H. univ.* III. 6.

“ postérité ” 1. suite de ceux qui descendent d'une tige commune.

De l'antique Jacob jeune postérité

(*Esther* I. 1.)

L'on dit aussi : Laisser une nombreuse postérité ; mourir sans — ; Frédéric le Grand a dit : Les grands hommes meurent sans postérité (fig.) — 2. Suite des générations à venir (ici). *Syn.* : descendants, neveux, successeurs, l'avenir. — *Loc.* Entrer dans la postérité : obtenir un grand renom.

“ en notre temps ” à notre époque, de nos jours.

Remarquez le tour affirmatif, qui marque soit une certitude de l'esprit, — soit une émotion de l'âme.

VII. **Phrase.** Voici un exemple, sous forme d'interrogation — VILLEHARDOUIN est l'historien de la IV^e croisade, à laquelle il prit part ; le résultat fut la fondation de l'Empire latin de Constantinople. — JOINVILLE, sénéchal de Champagne, accompagna Louis (saint) IX dans sa première croisade en Egypte et a écrit sa vie.

“ N'est-on ” est préférable à “ Ne sommes-nous ” ; l'indéf. et l'impers. doivent d'ordinaire se mettre au lieu de la première personne du pluriel : nous.

VIII. **Phrase.** Remontant plus haut naturellement, Fénelon use d'une hypothèse : ce qui sert à développer une idée ; l'un suggère l'autre : reprenez le procédé.

“ ravis ” : *ravir*, c'est enlever de force (ce qui est à un autre) ; ici ? au fig., c'est par hyperbole ou exagération : exalter, mettre hors de soi, dans un mouvement d'enthousiasme. L'on dit de même : Chanter à ravir ; — Je suis ravi de vous voir.

“ faits ” : Fénelon ne vise pas à un style étudié ; aussi il ne songe point à varier ses locutions ni ses termes ; — “ mêmes ” = eux-mêmes.

IX. Phrase. "perfection" caractère de ce qui est parfait, achevé, accompli en son genre; généralement il se dit des *personnes*, de l'âme; on voit qu'il convient aux choses. — "un point", un sujet spécial; on dit aussi: Un point d'honneur. *par ext.*; — "où" = sur lequel; l'adv. de lieu est fréquent au XVII^e siècle.

"modernes" contemporains, par opposition aux "anciens"; — "enchéri" surpassé. Cette question, — la supériorité des Grecs et des Romains sur les écrivains du grand siècle — est constamment débattue le long de la *Lettre*.

Conclusion. — "Un jour", plus tard, dans l'avenir; — "on", voilà encore l'indéf. qui ne manque pas d'élégance et laisse deviner.

"la commodité" la facilité que présente une chose pour l'usage qu'on en veut faire; — *les commodités* de la vie: ce qui la rend commode. — "d'avoir" pourrait se supprimer.

"servir de clef": ce qu'il faut connaître pour avoir l'intelligence d'une chose.

II. — IMITATION DE FÉNELON

Lettre à l'Académie: introduction.

A — Lettre d'excuses (1).

I. Conseils.

1. La lettre d'*excuses* peut être provoquée par une lettre de blâme et de *reproches*. Dans ce cas, examinez si le reproche est fondé ou s'il ne l'est pas. S'il y a erreur ou malentendu, vous répondez par une explication franche, calme, sans aigreur. — Si vous avez tort, n'entreprenez pas de vous justifier; faites des aveux sincères, sans réticence et sans détours: c'est la voie qui mène à un prompt oubli, au pardon complet, absolu.

2. La lettre d'*excuses* peut n'être point provoquée par aucune lettre d'accusation et de reproches.

Dans ce cas, le ton diffère ainsi que les idées, au moins en apparence. Il vaut mieux prévenir les plaintes des personnes offensées, et les satisfaire aussi tôt que possible. Tout le monde est sujet à faillir; de plus, il y a des causes et des obstacles qui ont empêché d'écrire, de présenter des excuses. Mais, quand la réflexion fait reconnaître un tort, une faute grave, le besoin d'une âme loyale et généreuse doit l'engager à réparer ses torts, avant même que l'on vienne les relever. Que jamais la timidité, l'amour propre, la négligence ne fassent omettre un pareil devoir.

3. La lettre d'*excuses* demande un ton grave, respectueux, loyal, naturel, délicat, tendre même parfois, selon qu'il s'agit d'un parent, d'un supérieur, d'un bienfaiteur, d'un ami.

4. Une légère discussion du fait, — une explication propre à l'atténuer, — un recours

(1) Voir VERNIOLLE, *Traité de l'art épist.*

à l'intention que l'on a eue,—un désir bien explicite de recouvrer les bonnes grâces perdues, voilà d'ordinaire les éléments d'une lettre d'excuses.

Le badinage n'est pas permis, sinon dans les brouilleries qui naissent entre égaux, et dans les affaires de peu d'importance.

Notons qu'il ne convient guère d'user de ces termes : *accusation, confession, contrition, absolution, ferme propos, pénitence, amende honorable*... qui semblent irrévérencieux envers un sacrement ; c'est une allusion trop facile et qui frise le travestissement et la parodie.

II. — Lettre à un ancien Supérieur.

Révérénd Monsieur le Supérieur,

Quelle confusion pour moi de vous devoir, depuis si longtemps, des vœux sincères ! Ni ma santé délicate, ni de pressantes occupations ne sauraient excuser ce retard.

Ancien élève d'une maison à laquelle je dois tant, j'avoue que les fêtes de votre jubilé sacerdotal exigeaient le témoignage de ma reconnaissance. Le choix que l'on fit de votre personne, aux dernières années de mon cours classique, pour l'emploi de Supérieur, m'avait donné une véritable joie. Ce choix était digne de la Corporation du collège et de vous : s'il a été agréable au public, il le fut plus encore aux élèves, à celui que vous avez si souvent accueilli avec tant de déférence : il promet beaucoup pour l'avenir de l'établissement.

Avec l'assurance des souhaits que je forme et des prières que j'adresse au Ciel pour vous.

Veuillez agréer,

Révérénd Monsieur le Supérieur

l'expression de mon inaltérable gratitude et de mon affectueux attachement.

L. P.

III. — Lettre d'excuses à des parents (*Copie d'élève*).

Bien chers parents,

Je suis réellement confus d'avouer que j'ai manqué gravement à la soumission que je vous dois. Emporté par un sentiment que je blâme vivement, je reconnais aujourd'hui combien j'ai été coupable envers de si bons et chers parents.

Je rétracte donc et très amèrement les quelques répliques que j'ai faites, mais surtout la honteuse désobéissance.

Chers parents, si ma conduite est blâmable, mon repentir est bien vif ; et je puis vous assurer que vous n'aurez plus à vous plaindre de moi à l'avenir.

Je ne saurais assez vous exprimer encore combien l'idée d'avoir encouru votre disgrâce me tourmente : je sens que le remords est ma juste punition.

Serai-je assez heureux pour obtenir de votre indulgence le pardon qui vienne ôter de mon cœur le poids qui l'opprime? Je l'implore à vos genoux.

Agrérez, bien chers parents, les sentiments d'un fils qui vous aime et qui pleure sa faute.

G. JEANNOTTE.

Remarque. — Telle quelle, cette lettre paraît naturelle, sincère et passable pour les idées. Elle n'est ni trop longue ni trop courte.

Le style a le mérite de la correction — sans viser à l'élégance ni à la recherche.



CORRECTION DE DEVOIRS.

I. — L'Étude et le Plaisir.

(Devoir de pensionnaire).

Écoutez ce petit entretien entre le *Plaisir* riant et joyeux, et l'*Étude* sérieuse et sensée. Lequel des deux emportera la victoire?... On le verra bientôt.

C'est l'*Étude* qui engage la conversation, un beau matin de septembre, au moment de la rentrée des classes.

— « Venez, arrivez en foule, jeunes filles; c'est le temps du travail. Pendant deux longs mois, vous avez écouté les paroles douces et flatteuses de *M. le Plaisir*. Maintenant vous êtes à moi, je réclame toute votre attention!...

Le Plaisir. — Mais si, voilà que vous devenez insolente! Que signifient ces ordres hautains et absolus? Sachez que je ne pense nullement à vous céder le terrain. Ces jeunes personnes écoutent mes conseils; en retour, je leur ouvre le pays du rêve et de l'espérance; des visions charmantes et un horizon doré se dessinent devant elles. N'en doutez pas, elles seront persévérantes à suivre mes leçons.

L'Étude. — Peut-être; mais vos imprudentes leçons ne leur seront pas profitables, vous n'en ferez pas des personnes sages. Regardez vos disciples: ont-ils l'air tranquille, heureux? non, ils sont sans cesse préoccupés. Les plaisirs mondains que vous leur offrez ne servent qu'à leur troubler l'esprit et le cœur.

Le Plaisir. — Eh, bien! c'est ma méthode et vous n'avez rien à y corriger. Voyons! n'est-ce pas préférable de s'amuser que de plonger son esprit tout entier dans les livres que vous mettez entre les mains de vos disciples? A quoi servent donc tous vos précieux volumes? Croyez-vous qu'elles y trouvent quelques délices? Point du tout, et vous verrez qu'aucune ne persistera à vos rigueurs.

L'Étude. — Moi, j'en vois l'efficacité, car j'en ai eu plusieurs fois la preuve, et je suis certaine que je conduirai à bonne fin mon entreprise. D'abord, à mesure que l'intelligence et la mémoire se développent, je forme l'esprit, j'ennoblis le cœur.

Je prends sous ma garde la plus tendre jeunesse et je fais suivre le sentier de la science et de la vertu. De temps en temps la route est épineuse, mais le sommet est tout ensoleillé: il est vrai que, pendant cette ascension aux cimes de la perfection, quelques-unes perdent courage et l'abandonnent. D'autres vainquent les premiers obstacles, mais au but manquent de persévérance. Mais les vaillantes montent toujours et trouvent leur tâche moins pénible, à mesure qu'elles acquièrent le véritable trésor de la science.

Quand elles sont arrivées au terme de la carrière, je dépose sur leur front la couronne du labeur et de la persévérance.

Ensuite elles peuvent braver tous les obstacles, elles sont pleines d'ardeur et d'énergie; elles sont heureuses parce qu'elles possèdent la véritable jouissance qui est la paix du cœur et de l'esprit.

Tels sont, Monsieur, les principes que je trouve excellents, parce qu'ils ont toujours eu de bons résultats chez ceux qui les ont suivis.

Le Plaisir. — Vous êtes simplement insensé; et vos explications banales ne me feront pas changer de programme.

L'Etude. — Oh! je ne prétends nullement intervenir; continuez, je veux simplement m'expliquer avec vous.

Le Plaisir. — Mais vous qui prétendez être si logique, voyez un peu! Mon empire se compose d'une foule immense; les trois-quarts de l'univers m'acclament, me louent, me chantent. On applaudit aux fêtes mondaines où je règne en maître. Je vous le dis; mon joug sera éternel.

Mais finissons-en avec cette discussion.

L'Etude. — Non, je veux la poursuivre jusqu'au bout. Ecoutez-moi! Nommez-moi, parmi ceux ou celles que vous avez prétendu instruire les individus dont le nom s'est immortalisé, sans que quelque tache l'ait terni.

Les grands hommes, les bienfaiteurs de l'humanité, c'est moi qui les ai formés. Dieu donne aux hommes l'intelligence, les talents; moi, je lui sers d'instrument pour les cultiver. Je dissipe les ténèbres qui obscurcissent l'esprit, et poursuivant ma route, je fais des savants, des héros dont les noms resteront gravés en lettres ineffaçables dans l'histoire des temps...

C'est assez, car le devoir m'appelle.

Le Plaisir. — Toutefois, vous ne prétendez pas changer, je l'espère, la face du monde. Il restera toujours ce qu'il a été, ce qu'il est aujourd'hui.

L'Etude. — Au contraire, grâce à mes amis il ira toujours progressant... Oui, oui! c'est bien!... Vous êtes vaincu! Partout, plus que jamais, l'on prononce mon nom avec réjouissance. Dans toutes les parties du monde on fonde des institutions en ma faveur, et l'on enseignera ma supériorité sur vous.

Adieu donc! je vous quitte à jamais!...

Ils se séparèrent en jurant de demeurer toujours ennemis.

E. Coré.

Remarques.

I. — LE FOND. — Les idées de ce devoir se déploient et se lient avec simplicité, avec aisance, avec naturel.

Les heures du repos annuel — des vacances — sont passées: c'était le règne du *Plaisir*. "La rentrée des classes" amène les heures du travail et de l'application: c'est le règne de l'*Etude*.

Ce **début** naît et vient éclore des *circonstances*; on ne pouvait mieux inventer ou imaginer.

Le **milieu** du développement met en évidence, dans une progression croissante, les *raisons* respectives que le *Plaisir* oppose à l'*Etude*. L'un et l'autre s'attache à les faire valoir, en se fondant sur l'expérience, sur l'analyse des sentiments, sur les penchants et sur la loi du devoir. Ce procédé dénote la réflexion et l'observation: on ne saurait ménager l'éloge et l'encouragement à l'élève qui use de ces moyens d'invention. Nous l'en félicitons très sincèrement.

Sans doute les *raisons* ne sont pas toutes énumérées; il y en a d'autres. Mais celles qu'on allègue paraissent suffisantes, en vue de la thèse à établir et du succès qui la couronne.

La **conclusion** est peut-être le point faible de la composition: elle reste effacée dans les vapeurs flottantes des termes généraux et imprécis.

Il eût fallu — et ceci est important — conclure avec force, avec relief, avec des faisceaux de lumière, en accumulant les motifs d'étudier, pesant les avantages de la science et les incomparables résultats qu'elle assure présentement et dans l'avenir.

Il arrive souvent que les élèves semblent se hâter d'en finir, comme épuisés par l'effort intense d'une application soutenue. C'est une erreur: car c'est la fin qui achève l'œuvre artistique.

II. — LA FORME. — Le style est à peu près correct; mais dans l'ensemble il reste inférieur, bien inférieur au fond. Il est regrettable qu'un essai aussi naturel et aussi logique ne soit paré des grâces et des beautés d'un style littéraire.

Le grand défaut est que ce langage écrit est *celui de tout le monde* — de quiconque compose couramment. C'est insuffisant, on en conviendra. Un ouvrage, écrit dans ce style, ne serait pas lu ni accueilli du public. Pourquoi? Il importe de le faire sentir à nos lecteurs et à nos lectrices.

"*petit... riant et joyeux... emporter la victoire*" sont banals et usés. Ces expressions ne sont ni neuves, ni originales.

Il en est ainsi de: "*un beau matin... le temps du travail... pendant deux longs mois... paroles douces et flatteuses... réclamer l'attention... Mais si*", qui n'est pas amené ni justifié à cet endroit.

Il faudrait reprendre ainsi à peu près tout le devoir — et rajeunir toute la forme. C'est un travail que nous avons très souvent fait, cette année; nous renvoyons à ces transformations.

Nous conseillons à l'élève qui a écrit cet essai — et aux autres — de composer ainsi le brouillon; puis de reviser celui-ci, en introduisant des images, des mots de couleur, des tours variés, des figures plus nombreuses, des phrases coupées alternant avec les périodes, veillant à l'harmonie et à la musique des cadences.

Par exemple:

Vous plairait-il de prêter l'oreille à un récent entretien? L'écho le répète encore, car il a égayé une superbe matinée de septembre, à l'heure précise de la rentrée des classes. Quels interlocuteurs! Deux génies, s'il vous plaît: le génie du *Plaisir* et

le génie de l'*Etude* : l'un volage, riant, toujours souriant et folâtre ; l'autre digne, grave, sensée, au beau fixe.

Quelle divergence dans leurs propos ! Et si mes sçavens ont gardé leur fraîcheur, peut-être réussirai-je à les faire revivre dans ce dialogue.

L'Etude—Venez, jeunes filles, accourez en foule ; l'heure du travail a sonné. Adieu les vacances !... Deux mois entiers consacrés au repos, deux mois à la restauration de la santé et de l'esprit, deux mois vendus au *Plaisir* ! C'est assez. A moi maintenant, à moi de régler vos heures, à moi de régner à mon tour !..

Etc., etc., etc. . .

Voilà un travail de revision, de refonte qui est indispensable pour améliorer le premier essai : quel dommage que les élèves s'en désintéressent si souvent, en se contentant de mots usuels, fanés, sans couleur et sans saveur !

Il faut viser à la littérature, à ses agréments et à ses charmes, sinon l'on se condamne à la médiocrité et à l'insignifiance.

II — L'Abeille et l'Enfant.

(*Dialogue*).

— Que fais-tu, frêle et gracieuse abeille, à travers toutes ces fleurs qui t'ouvrent leur calice et semblent t'appeler auprès d'elles ?

Le soleil respandit au ciel, et ses brûlants rayons n'arrêtent pas ton insatiable labeur.

La fleur que tu as touchée ne s'est pas flétrie sous le froissement de ton aile, et sa tige délicate a ployé à peine sous le fardeau léger de ton corps aérien.

Pourquoi ce travail incessant ?

— Je cueille sur ces fleurs une double richesse : l'une, le miel odorant et doux pour rafraîchir les lèvres de l'enfant ; l'autre, la cire blanche et pure, qui doit se consumer doucement, en hommage d'amour, devant le saint autel.

Enfant, la maison qui t'abrite est comme le champ où je butine, les leçons de tes maîtres, leurs exemples, sont les fleurs où comme moi, tu peux puiser.

Travaille, travaille sans repos, tant que dure pour toi le printemps de la vie.

(*Paillettes d'or*).

*

* *

Le morceau mis en vers.

(*Devoir d'élève*).

1

— " Dis-moi pourquoi, gentille avette,
Es-tu plus matinale encore
Que l'astre du jour, qui projette
Au ciel ses premiers rayons d'or ?

2

La rosée orne la prairie
Des clairs joyaux de son écrin;
L'oiseau, sur la branche fleurie,
Entonne l'hymne du matin.

3

Que cherches-tu, fraîche et légère,
Parmi les muguets, les lilas?
Respecte leur grâce éphémère,
Gente abeille, n'y touche pas.

4

Mais non... La fleur que tu caresses,
Garde son parfum, son éclat
Tu prends son nectar, tu lui laisses
Sa blancheur ou son incarnat.

5

Toi qui jamais ne te reposes,
Toujours active en ton essor,
Au sein des fleurs fraîches-écloses,
Est-il pour toi quelque trésor?"

6

— "J'y puise une double richesse;
La cire blanche et le doux miel;
L'un, rayon que ta lèvres presse,
L'autre, lumière au saint autel.

7

Enfant, la maison qui t'abrite,
Ressemble au champ de mon labeur.
Tu peux y butiner très vite
Miel pour l'esprit, miel pour le cœur.

8

De tes Maîtresses la sagesse,
Les leçons, les nobles ardeurs,
Sont pour ton heureuse jeunesse
Ce qu'à l'abeille sont les fleurs.

9

Travaille gaiement, prie, espère
Le jeune âge, c'est la saison
Où dans l'activité première
S'annonce l'or de la moisson.

E. T.

Remarques — Il faut féliciter la plume de la jeune pensionnaire d'un calque aussi fidèle et aussi élégant. Le thème en prose se réfléchit dans les vers avec avantage et un surcroît d'agrément très appréciable. C'est plus qu'une traduction : c'est un joyau enchâssé dans un écrin!

Sans qu'il y ait lieu d'en venir aux détails minutieux de ce sertissage si délicat, nous pensons toutefois que certaines associations de termes pourraient être rajeunies en vue d'un effet plus mignon encore.

Il est juste de laisser entendre que j'accuse, en cela, l'auteur des *Paillettes d'or* tout le premier : ce qui exonère la jeune élève du poids de ma critique. Elle peut réclamer pour son talent le mérite d'avoir embelli, illuminé — dirai-je enluminé ? c'est trop peu dire — le morceau en prose.

Aussi bien, n'en ferai-je, après réflexion, aucune critique méticuleuse ; bien plus, il faut l'inviter, au nom des lecteurs et des lectrices, à renouveler une si heureuse tentative : je l'en remercie et des essais à venir.



No. IV.

NOTIONS DE PHILOSOPHIE

XIV Leçon — LA SENSIBILITÉ.

Art. III.—Les Inclinations.

VI. — Inclinations supérieures ou idéales

1. Les inclinations *personnelles* et les affections *sociales* n'épuisent point notre capacité d'aimer. Il est encore en nous toute une catégorie de tendances qui nous élèvent au-dessus du monde réel : — ce sont les aspirations supérieures.

La réalité, en raison de ses imperfections et de ses vulgarités, nous choque, nous froisse, nous accable de sa monotonie. Pascal a raison : " L'homme n'est produit que par l'infinité ". — C'est l'idée même que traduit Lamartine.

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Nous subissons tous le tourment de Tantale : nous avons soif du beau idéal. Or l'idéal est indéfini, c'est l'infini lui-même. A mesure que nous courons vers l'horizon de l'idéal, il recule toujours : c'est ce qui explique que nos aspirations sont incapables de satisfactions complètes ici-bas. Jamais rien, jamais personne ne les pourra apaiser.

2. Ces inclinations ont donc pour *fondement* l'amour de l'idéal, de la perfection, de l'ordre.

On les nomme **rationnelles**, parce qu'elles supposent la raison, faculté de l'ordre, du parfait, de l'idéal.

On les ramène à l'amour du *vrai*, du *bien*, du *beau*.

A — Amour du vrai.

3. L'intelligence est faite pour la vérité. L'homme a non seulement besoin d'exercer son intelligence, mais il affectionne la vérité pour elle-même, comme l'œil se réjouit de la lumière, l'oreille tressaille sous les impulsions de l'harmonie, le goût se délecte aux saveurs exquises... Ainsi, l'esprit est curieux de connaître pour connaître.

Telle est la tendance spontanée de notre nature : l'expérience en témoigne sans cesse. Voyez l'enfant : déjà sa curiosité native voudrait tout savoir, et il poursuit sans relâche de ses questions multipliées sa mère et son entourage ; à tout propos — et hors de propos — il demande le *pourquoi* et le *comment* des choses et des événements.

L'homme adulte aspire encore au vrai, indépendamment de l'utilité qu'il en veut tirer. N'est-ce pas cet instinct qui porte même les plus ignorants à prêter volontiers l'oreille aux discours les plus sérieux comme aux boniments les plus burlesques ?

Cet amour naturel du vrai est le principe de la *science* ; et c'est aussi la source des jouissances les plus douces et les plus délicates. — On l'appelle aussi : **sentiments intellectuels**.

B. — Amour du bien.

4. L'amour du bien est synonyme de **sentiments moraux**. Nous sommes portés à faire le bien ; il nous plaît de voir les autres l'accomplir, surtout à notre égard.

Nos actes bons sont suivis d'une joie délicieuse et inexprimable ; nos actes mauvais d'une tristesse amère et poignante. En présence de la conduite de nos semblables, si l'action nous paraît bonne, louable, nous ressentons, pour l'auteur, de la sympathie, de l'admiration, parfois même de l'enthousiasme quand elle a revendiqué un héroïque effort ; — si elle est méchante et condamnable, nous éprouvons aversion, mépris, indignation, horreur même quand elle dénote une grande perversion.

Cet ensemble de sentiments moraux provient de l'amour spontané du bien.

Cet amour est le principe de la *vertu*, des vertus naturelles.

Que l'on n'*objecte* pas que les sentiments moraux sont variables ou contradictoires. Partout et toujours l'humanité a admiré, admirera, comme elle a réprouvé, réprovera, certaines actions sublimes ou basses. Nous le verrons bien mieux plus tard, en traitant la **Morale**.

C — Amour du beau.

5. L'amour du beau s'identifie avec nos **sentiments esthétiques**. Nous aimons à contempler les grands spectacles de la nature. Les œuvres parfaites qu'elle nous présente ne nous sauraient pleinement satisfaire.

L'homme alors s'efforce de créer des œuvres plus voisines de l'idéal. Cet instinct l'a conduit à inventer la peinture, la sculpture, la musique, l'architecture. Ses facultés et son âme si grande et si élevée sentent l'insuffisance des beautés de la nature et perçoivent parallèlement le dessein de réaliser le beau dans une splendeur correspondante.

Tel est le double principe qui a inspiré les *arts* mécaniques, libéraux, les belles-lettres et les applications scientifiques.

On *objecte* que l'amour inné du beau n'est pas **primitif** : l'enfant, dit-on, ne semble sensible qu'aux couleurs voyantes ; ni **universel** : que de gens sont dénués de toute espèce de goût ? Les sauvages, on le sait, aiment les tatouages hideux, repoussants, très grossiers ; d'autre part, ils se délectent à une musique horrible et très discordante.

Réponse : le sentiment esthétique est d'abord grossier, rudimentaire, obtus ; mais n'est-il pas susceptible de culture, et par là à devenir délicat ? Ce qui prouve bien qu'il est naturel à l'homme, ce sont précisément ces rudiments de l'art et ces essais d'ornements que l'on rencontre chez les peuplades les plus incultes.

D — Amour de Dieu

6. L'amour de Dieu — ou **sentiment religieux** — est la synthèse des inclinations supérieures.

Les trois qui précèdent mènent directement à ce quatrième. En effet, tous trois ne sont au fond que trois aspects d'un même amour, l'amour de l'infini.

Ce que l'intelligence pressent à travers ses recherches du vrai, c'est une *intelligence infinie*, identique à la vérité même ; ce à quoi le cœur aspire à travers ses inquiètes admirations, c'est à la *beauté parfaite* ; ce que la conscience conçoit comme législatrice, c'est une *volonté sainte*, identique au souverain bien.

Objectera-t-on les formes grossières que le sentiment religieux revêt parfois ? — Jusque dans ces travestissements on retrouve la trace de l'amour indestructible de l'humanité pour le Créateur. Aussi a-t-on pu écrire : "La *religiosité* est le caractère spécifique du genre humain ; l'athéisme est un phénomène monstrueux." QUATREFAGES.

Le sentiment religieux est fait de :

1° **Crainte**, parce que l'homme se sent coupable, tandis que Dieu, la *sainteté* même, est le juge inflexible des consciences ;

2° **Respect** : l'homme est si faible, si éphémère ! Comment ne serait-il pas saisi de vénération à la pensée que Dieu est l'éternel, à la vue des merveilles de l'infiniment grand et de l'infiniment petit qui manifestent une *puissance sans bornes* ?

3° **Amour** : Dieu est père, et, comme tel, secourable, consolateur, miséricordieux ;

4° **Adoration et Prière** sont les expressions vivantes du sentiment religieux.

SUPPLEMENT

I.

L'Université d'Ottawa.

La rentrée des classes s'est effectuée le mercredi 7 septembre. Quelques nouvelles recrues n'ont fait leur inscription que plus tard.

C'est en raison même de ces retardataires que la tradition a voulu reculer à la dernière semaine du mois de rentrée les exercices de la retraite annuelle. Celle-ci se préche dans les deux langues: ce qui donne la plus entière satisfaction aux élèves de ces deux nationalités.

Il convient d'ailleurs d'avertir le public que — contrairement à des assertions erronées, bien que sans doute abritées sous le couvert de la meilleure bonne foi — l'Université d'Ottawa fait un égal et sympathique accueil à la jeunesse studieuse d'origine canadienne et irlandaise catholique.

Catholique avant tout, voilà le titre quasi exclusif dont notre Université se réclame et ose se prévaloir: toute autre dénomination serait un leurre — ou tout au moins une méprise. Elle a été et elle est l'œuvre des R. R. P. P. Oblats; et le lecteur voudra bien prendre ce mot *œuvre* dans toute l'étendue de son acception. Les Oblats l'ont fondée, les Oblats l'ont développée, les Oblats l'ont maintenue, les Oblats la relèvent actuellement de ses ruines matérielles avec un désintéressement qui forcera quand même l'admiration.

De ruines morales et intellectuelles il n'y en a pas à déplorer, si l'on entend par ces termes la diminution dans l'affluence des élèves ou la défaillance dans le dévouement des professeurs. Ceux-ci se retrouvent au poste qui les honore et qu'ils aiment; ceux-là sont accourus autour des chaires qui les élèvent et les enseignent. Au nombre de 400, leurs rangs sont plus resserrés que jamais et leur fusion mutuelle efface les divergences d'origine dans les jeux, dans les études, dans les sentiments non équivoques d'une entente et d'une charité que prime et qu'inspire leur foi religieuse.

Le corps du bâtiment principal, qui sera affecté au logement des Maîtres, touche au faite: encore quelques semaines de travail, et le gros œuvre extérieur sera fini. Il restera sans doute à approprier et à meubler l'intérieur.

Mais, hâtons-nous de l'affirmer, de ces retards — s'il y en avait — les élèves n'ont à pâtir en aucune façon, tandis que le corps professoral vit toujours des inconvénients de la dispersion.

Comme nous l'avons écrit dans le dernier numéro de la REVUE, le cours français se donne à l'Université parallèlement au cours anglais: l'option entre les deux reste le monopole des parents et de leurs enfants.

Ainsi l'œuvre conserve le caractère original de sa naissance: distribuer à la jeunesse catholique des deux langues un enseignement secondaire qui lui ouvre les carrières libérales ou commerciales, une éducation qui l'honore aux regards de l'Eglise et de la société.

II

Le langage d'un papillon.

— " Beau petit papillon, si vif et si léger,
 Gracieux visiteur de mon verger,
 Fils aimé de l'Aurore
 Doux protégé de Flore,
 Toi que leur main colore
 D'or, d'azur, de vert tendre, et de frais vermillon!
 Quand, en mal, tu voltiges,
 Du calice des fleurs aux verdoyantes tiges
 De nos riches moissons, beau petit papillon,
 Voyons, que leur dis-tu? N'as-tu pas un langage? "

2

— " Oui! le ciel en partage,
 Hier quand je suis né,
 Oui, le ciel m'a donné
 Un chant, une parole,
 Mais dont l'homme frivole
 Ne saisit point le son;
 Ce n'est point le murmure
 De l'onde fraîche et pure
 Qui fuit sous la verdure
 Dans le riant valon;

3

Ce n'est point le ramage
 De l'oiseau du bocage,
 A la belle saison;
 Ni du naissant feuillage
 Le gai frémissement;
 Ce n'est point, sur la plage,
 A l'abri de l'orage,
 Le doux gémissement
 Du flot limpide et lent,
 Ni celui de la brise
 Qui frise
 Le front du lac dormant;

4

Ah! c'est bien moins encore
 La voix noble et sonore
 Du favori des cieux;
 Etre par excellence,
 Grand, même en son enfance,
 Mais, hélas! orgueilleux
 Qui se flatte et s'adore,
 Ingrat, fermant les yeux
 Sur les dons merveilleux
 Dont le Très Haut l'honore!

5

Quand Mai fleurit, décore
 Les vallons radieux,
 Poète, il chante Flore,
 Et Vesper et l'Aurore...
 De Dieu seul oublieux!...
 Pour moi qu'il dit *volage*,
 Ne suis-je pas plus sage
 Que l'homme fortuné,
 Par le ciel couronné
 Et d'amour et de gloire?...

6

Fidèle à mon destin
 Tracé d'un doigt divin,
 Je garde la mémoire
 Des biens que j'ai reçus;
 Dans la saison fleurie,
 Né pour louer Marie,
 La Mère de Jésus,
 A la Vierge chérie
 A la reine bénie
 Je consacre ma vie!

7

Aux ravissants concerts
 Que l'immense univers
 Offre à l'Immaculée,
 Oui, ma voix est mêlée;
 N'en soyez pas surpris;
 Dans cette hymne sublime,
 L'être le plus infime
 Par Dieu même est compris.

8

Oui, Vierge vénérée
 Je dis et je redis
 Sous la voûte éthérée
 Ton nom qu'au Paradis,
 Sur la lyre dorée,
 La phalange sacrée
 De bonheur enivrée
 Chante en accords joyeux! "

— " Très bonne est la leçon, et je t'en remercie
 Beau petit papillon: vas, vole et sois heureux!

Vierge sainte, ô Mère chérie!
 Eh quoi! quand ici-bas tout être chante et prie
 Exalte ton saint nom, proclame tes grandeurs,
 Moi seul, moi ton enfant, sur qui ta main bénie,
 Répand avec amour tant de riches faveurs,
 Insensible, moi seul, à tes dons, ô Marie!
 Je resterais muet... Mère, je t'en supplie,
 Détourne de ma vie
 Le plus grand des malheurs!
 Et que jamais mon âme, oh! non jamais n'oublie,
 Au milieu de ce monde et de son tourbillon,
 L'avis du petit papillon.

III

Le Berceau et la Tombe

par H. Violeau.

1

Le berceau de l'enfant a le rideau de gaze
 Le doux balancement du genou maternel,
 Et les songes légers, et la première extase
 Qui rayonne aux fronts purs comme un astre éternel.

2

La tombe a le gazon qui la couvre et la presse;
 Elle a le saule vert qui penche ses rameaux,
 Elle a le rosier blanc qu'une abeille caresse,
 Et la prière tendre et le chant des oiseaux.

3

Tous les deux font rêver même l'indifférence;
 Aux travaux du penseur ils ont partout des droits.
 Tous deux sont pleins d'amour, de paix et d'espérance:
 Sur l'un veille une mère, et sur l'autre une croix.

4

Ils parlent tous les deux d'une aurore vermeille,
 L'un à l'enfant naissant, et l'autre à l'homme mort;
 Le berceau donne un monde à l'enfant qui s'éveille,
 La tombe donne un ciel au juste qui s'endort.

L'Echo

Elégie par F. Coppée

1

J'ai crié dans la solitude:
— "Mon chagrin sera-t-il moins rude,
Un jour, quand je dirai son nom?"

Et l'écho m'a répondu: "Non."

2

— "Comment vivrai-je, en la détresse
Qui m'enveloppe et qui m'opresse,
Comme fait au mort son linceul?"

Et l'écho m'a répondu: "Seul!"

3

— "Grâce! le sort est trop sévère!
Mon cœur se révolte! Que faire
Pour en étouffer les rumeurs?"

Et l'écho m'a répondu: "Meurs!"

V

LES GOUTTELETTES, par M. P. LeMay, *Sonnets*. Montréal, Beauchemin.

Nous ne pouvons laisser clore l'année 1904, sans présenter à nos lecteurs et à nos lectrices ce gracieux et exquis volume. L'on est tenté de comparer le poète délicat qu'est M. LeMay à un orfèvre, à un bijoutier, à un habile sertisseur.

D'instinct et par goût, son talent l'incline vers les perles, les pierreries et les métaux précieux, diamants et rubis. Il les cueille partout, un peu comme une main fine tresse une couronne de fleurs dans les parterres d'un immense jardin.

Il vous présente une grappe de **Sonnets bibliques**, à travers les allées du Paradis d'Eve jusqu'aux sommets de la Béthulie de Judith. C'est frais, parfumé, comme les lointaines matinées du monde naissant.

La cueillette est plus ample — **Sonnets évangéliques** — à l'aurore du Christianisme: le bouquet garde de gentilles proportions et attire par les senteurs virginales de la vie cachée et publique du Sauveur et de sa Mère.

Voilà un chrétien de race et de sang, un croyant ferme et convaincu, un poète qui s'inspire aux sources autres que la fantasque mythologie et

l'éternelle nature. La preuve en est encore dans la série des sonnets, classés sous la rubrique de **Souffle religieux**. Il connaît, lui, le chemin de l'église et il l'aime avec sa *Lampe du sanctuaire*, sa *Cloche*, son *Saint-Sacrement*.

S'il se plaît à chanter ce foyer de son âme régénérée, il n'a garde d'oublier, en l'enclavant de l'**Histoire nationale**, le **Foyer** de sa famille campée sous la tente voyageuse : c'est la grâce unie au sentiment, l'amour associé à la tendresse et à la vertu.

Il ne dédaigne pas même de nous servir quelques **Grains de philosophie**, *Vieux arbres et vieux hommes*, *Arbres et cœurs*...

Mais où sa verve s'épanche à loisir et à l'aise, c'est dans les **Sonnets rustiques** : c'est un patriote qui affectionne de toutes les fibres de son âme *Le sol*, le *Labourage*, le *Moulin*... et les braves cœurs, hommes et femmes qui se penchent sur le sillon et qui en emportent *la nostalgie*.

Ne lui demandez point d'entrer dans le **Domaine politique** : là ne sont point ses attraits : trois sonnets, et il s'en détourne comme rassasié.

Ignore-t-il la nature, ses **Astres** en haut, ses **Paysages** et ses **Eaux** en bas ? Non assurément ; mais l'on croirait qu'elle lui parle moins au cœur que le **Souffle d'Amour**, que la **fantaisie** ou mieux les *fantaisies* que lui suggèrent les humains.

Mais qu'est-il besoin d'insister ou d'analyser ? Lisez plutôt et voyez de vos yeux...

Tenez, prenez en main le volume... que j'ai le plaisir de vous présenter.

N. B.—*De diverses maisons d'enseignement, on nous a demandé de mettre la REVUE à la portée, simultanément, des classes élémentaires, moyennes et supérieures.*

Dès le mois de janvier 1905, nous nous empresserons de répondre à ce désir d'une manière pratique et didactique. Nous comptons sur les avis des Maîtres et des Maîtresses, en ce qui concerne ce travail et sur le zèle à faire adopter la REVUE par leurs élèves, au prix de 50 cents.